

Echevins vendus... ou à vendre?

LE SÉNAT N'A-T-IL UNE IMPORTANCE QUE RELATIVE?

On le dirait, à voir certaines nominations si hâtives et d'autres si tardives. — Qu'est-ce qui ne va pas dans le Québec?

Certains de nos lecteurs s'étonnent et nous en font part, du fait que les deux sièges vacants au Sénat et dévolus à nos compatriotes de langue anglaise aient été si promptement remplis, tandis que le siège de La Durantaye, antérieurement occupé par feu le sénateur Emile Fortin, attend encore son titulaire.

Rien ne pressait tant de nommer l'hon. A. K. Hugessen au siège du feu sénateur Smeaton White, si M. Fernand Fafard, député de Montmagny-L'Islet, à qui le siège de La Durantaye a d'ores et déjà été promis, doit l'attendre si longtemps. Quelle qualification particulière avait M. Hugessen?

Est-ce que par hasard, comme la rumeur en a cours, on craignait vraiment, un peu plus d'un an après avoir pris le pouvoir, d'ouvrir une division dans le Québec?

Ou bien, est-ce que le Sénat, tel que constitué, a si peu d'importance sur les destinées du pays qu'il importe peu que tous ses sièges soient remplis ou non?

Nous laissons au public de décider.

"L'AUTORITE"



LE MARIAGE À LA VAPEUR

Suivi chez l'Oncle Sam du divorce à l'électricité. — L'aventure de Mr. Bruce.

"Collages" et "décollages" au "Faubourg Québec"

Charles Thomas Bruce, honorable et fortuné citoyen de Cleveland, Ohio, est un homme expéditif. Il n'aime pas que les affaires traînent.

Ainsi, tout récemment, Charles-Thomas Bruce s'est marié un lundi. Il a demandé le divorce le mardi, déjà dégoûté de l'aventure, et il a obtenu satisfaction dès le lendemain, mercredi.

C'est que la Justice, aux Etats-Unis, est beaucoup plus expéditive qu'au Canada. Ici, vous contestez une élection, afin d'obtenir le divorce d'un nouvel élu d'avec l'électorat, et c'est à peine si vous pouvez avoir le jugement désiré au bout de deux ans révolus.

Comme il descendait des escaliers du Palais de Justice, où l'on venait de prononcer sa "libération", Charles Thomas Bruce rencontra une fort jolie fille.

Il l'arrêta: — Mais, dit-il, je vous vois pour la première fois, mais je sens déjà que je vous aime, comme jamais homme sur terre n'aima une jolie fille. Voulez-vous m'épouser?

— Vous épouser? Mais quand? — Tout de suite. — O.K. répondit la belle.

Et ils se mirent en route vers le bureau d'enregistrement. Le soir même, ils célébraient leurs justes noces. Voilà ce qui s'appelle aller en vitesse.

La radio nous annonçait l'autre soir qu'un mari américain venait d'obtenir son dixième divorce: — Je ne suis pas découragé, déclara-t-il, car je songe déjà à ma onzième union. En dépit de tous mes malheurs passés, j'espère pouvoir être heureux. La recherche du bonheur est permise à tout le monde, et le mariage, c'est comme toutes les autres affaires: lorsqu'on fait faillite, on recommence.

J'en parlais l'autre jour à un brave citoyen du faubourg Québec: — Ces Américains, me dit-il, sont des enfants d'école! Ils se "marient" et se "démarièrent", quand c'est si facile de se "coller" et de se "décoller". Pas besoin de divorce pour cela. Par icitte, si un mari et sa femme s'entendent pas, y se séparent. Chacun prend son bord, le mari avec la femme d'un autre et la femme fait pareil. Dans mon "bloc", c'est par douzaines qu'on voit de ces ménages de la main gauche.

Ça fait beaucoup moins de bruit que le divorce de l'ex-roi d'Angleterre, mais il n'y a pas lieu de s'en vanter. A propos de ce divorce fameux, M. Ernest Simpson, ex-mari de Wally, a fini par se fâcher. Il a poursuivi une dame de la haute qui l'accusait d'avoir reçu de l'argent pour avoir facilité l'excès de sa séduisante Américaine.

S'il gagne son procès, est-ce le mari de la dame trop bavarde qui serait appelé à payer la cause? — Le cas échéant, nous ne serions pas surpris d'assister à un nouveau divorce. L'engrenage, quoi!

MISTIGRIS.

MUSSOLINI L'AFRICAIN

M. Mussolini aspire à la paix. Il le dit, il le proclame, il tend le rameau d'olivier symbolique dans ses discours comme un bel étendard. Venant de parler, l'autre jour, à Littoria, une des villes nouvelles créées sur son initiative, il se dirigea vers une autre ville nouvelle où l'on tournait des prises de vues du futur grand film italien qui doit porter le titre de "Scipion l'Africain".

Allusion qui fait à présent sourire le Duce.

— J'accepte maintenant, dit-il, d'être appelé aussi l'"Africain".

On m'a souvent nommé ainsi, je le sais, avant la victoire éthiopienne, lorsque l'on craignait un "fiasco". Une idée d'ironie et de blâme s'attachait à ce qualificatif. Je n'ai rien dit. Je crois avoir relevé la tête et m'enorgueillir d'être l'"Africain".

QUELS SONT CEUX QUI SE TROUVENT DANS L'UN OU L'AUTRE DE CES DEUX CAS? — LE MAIRE RAYNAULT PASSE LA DERNIÈRE NUIT CHEZ L'ÉCHEVIN GOYETTE. — AU CONFENSIONAL. — VOIX MYSTÉRIEUSES AU TÉLÉPHONE.

Exactement après quatre semaines de caucus à l'hôtel-de-ville, de réunions secrètes en des endroits divers, de tractations, de marchandages, de compromis, d'engagements solennellement pris et bassement reniés, de cyniques trahisons, de tirages de ficelles grosses comme des câbles, le Conseil municipal a enfin nommé, mercredi dernier, son Comité Exécutif, son leader et les diverses commissions dont il dispose. On s'attendait bien, après une telle série de passes savantes, que les choisis ne seraient pas les meilleurs hommes, mais les produits d'une formidable mise aux enchères.

Que penser d'un Taillefer comme président et d'un Trefflé Lacombe comme membre de l'Exécutif? Les échevins Alfred Filion et Frank Hogan ont pour eux, le premier d'être un ancien à l'hôtel-de-ville, et le second d'avoir été bon joueur de lacrosse. Est-ce suffisant? Quant à l'échevin J.-E. Jeannotte, il semble jusqu'à présent plus qualifié que ses collègues, bien qu'il ait tout de même un nouveau venu dans cette Tour de Babel. Tout de même, la partie-est attend beaucoup de lui.

Mais c'est le leader A.-E. Goyette qui concentre surtout l'attention de ceux qui s'inquiètent de l'avenir de Concordia. L'échevin Goyette a autrefois formé une société qui s'appelait la Compagnie des Cercueils de Verre. L'histoire de cette corporation serait des plus instructives. Elle a eu son épilogue devant les tribunaux. Nous y reviendrons, afin d'établir si ceux qui furent "mis en verre" furent autant les cadavres auxquels ils étaient destinés que ceux qui placèrent de l'argent dans l'affaire. Espérons que Concordia ne sera pas enseveli dans le même tombeau.

Pour ce qui est des commissions, leur importance est négligeable. Elles servent surtout à des tractations entre clans opposés, lorsqu'il s'agit de choisir l'exécutif. Tout le monde ne pouvant être de l'exécutif, on promet à celui-ci et à celui-là qu'il sera d'une commission. Et le tour est joué!

LE MAIRE AU CONFENSIONAL

Les chroniqueurs municipaux n'ont apparemment rien su du dernier acte de la grande comédie-tragédie municipale. Pas un de ces chercheurs de sensations n'a mentionné le fait sensationnel que le maire Raynault a passé la nuit qui précède l'élection de l'exécutif chez son ami de fraîche date l'échevin A.-E. Goyette, 4275 rue Saint-Hubert.

Le maire était accompagné de deux acolytes: M. J.-H. Laframboise, homme à tout faire de l'ex-maire Houde et spécialiste en expropriations, et M. L.-C. Farley, qui s'illustra tour à tour, à des titres divers, dans la presse rurale, dans la buanderie et autres champs d'action.

Nous avons la liste des pères conscrits qui se rendirent dans le plus grand secret, se fiant à la complicité des ténébres, à la résidence de l'échevin Goyette. Bien entendu, ils sont muets comme des carpes sur ce qui s'est passé là en cette nuit fatidique:

— Le maire nous a confessés... ont déclaré brièvement certains d'entre eux, sans indiquer quelle sorte de viatique leur avait été servie.

Si l'exécutif avait été choisi quelques jours après les élections, comme cela devait être sans le recoupement des votes, nul doute que le résultat n'eût pas été le même, car alors les adversaires de l'ingérence du maire Raynault étaient de 2 contre 1, rapport à son programme comportant le rappel de la taxe de vente.

Mais l'intervention d'un gros entrepreneur de la partie-est fit sentir son influence dans la mêlée. L'intérêt parla, à la fin, plus fort que la parole donnée. C'est même pourquoi l'échevin Dubreuil proposera qu'un grand crucifix soit appendu au-dessus de la tribune du maire, dans la salle du Conseil, dans l'espoir (ne s'illusionne-t-il pas un peu?) "que les échevins seront plus soucieux de leur honneur devant le crucifix et moins enclins à renier leur parole".

GRANDS DIEUX, QUE DE TENTATIONS!

On pouvait faire miroiter beaucoup de choses, aux yeux éblouis des échevins:

Il y a d'abord le renouvellement de ce contrat pour l'éclairage des rues, avec le trust de l'électricité, dont le renouvellement a été remis d'année en année. Ça représente un joli magot de \$500,000 annuellement.

Il y a encore cet achat de carrières dans le nord, plusieurs fois mis sur le tapis et différé. Les prix proposés varient d'un million cinq cent mille dollars à cinq millions. Vous voyez que l'appât n'est pas à dédaigner.

Il y a aussi l'expropriation de la rue Berri, à partir du port jusque dans le nord de la ville. Elle n'a encore été élargie que de la rue Ste-Catherine à la rue Ontario. Quelles belles expropriations en perspective, à commencer par l'immeuble des Chevaliers de Colomb, rue Sherbrooke-Est, vendu par les Chevaliers et dont il serait intéressant de connaître le vrai propriétaire.

Et puis, il y a un contrat pour la fourniture de la pierre, aussi renouvelable cette année. Renseignements pris à bonne source, cette pierre — et il s'agit de plusieurs milliers de tonnes — est payée beaucoup plus cher au fournisseur actuel que si des soumissions étaient demandées.

Au beau milieu des élections municipales, la majorité de l'exécutif étant déjà favorable à M. Raynault, une importante commande de sable ne fut-elle pas passée à un favori pour \$1.35 la tonne, alors qu'il était facile de s'en procurer ailleurs pour 0.85 cts la tonne? Cela nous donne une idée de la tournure que prendront les futurs contrats municipaux.

Et il y a l'agrandissement du marché Bonsecours, plus fertile en expropriations qu'en étalages, etc., etc.

D'OU VENAIENT LES INSTRUCTIONS?

Le maire Raynault, chauffé à blanc, s'est défendu au Conseil d'avoir voulu imposer "son" exécutif. Ce qui lui importe, a-t-il prétendu, est la réalisation de son programme. Comme ce programme comporte en tout premier lieu d'aboli-



Bébé Hitler (l'air plus balourd qu'intel ligent). — Y a rien que j'aime tant, moé, que de faire sauter mes jouets en l'air. Attendez un tout petit peu et vous allez voer ce que vous allez voer!

LES FASCISTES FOUETTENT LES JUIFS EN TRIPOLITAINE

R. B. BENNETT

Nouvelle politique de Balbo, assassin de Matteoti, pour plaire à Goering, incendiaire du Reichstag.

(Dépêche spéciale à "L'Autorité")

Khaifa, Palestine, 16. — Plusieurs Juifs ont été fouettés publiquement à Tripoli, colonie italienne d'Afrique, par ordre du régime fasciste, parce qu'ils refusèrent d'obtempérer à un ordre émané de haut lieu, qui leur enjoignait de tenir leurs boutiques ouvertes le jour du Sabbat. Il va sans dire que les Juifs du monde entier se sont émus de cet acte cruel. Le maréchal Balbo, qui fut proprement isolé de l'entourage du Duce après sa randonnée aérienne "triomphale" en Amérique, pour être relégué comme gouverneur de la Lybie, est considéré comme un expert dans l'art d'appliquer des sanctions pénales. Dans le temps où le mouvement fasciste avait instauré le régime des ingurgitations forcées d'huile de ricin pour "convertir" les récalcitrants, le général Balbo fut consacré expert en la matière, et d'autre part le meurtre du député socialiste Matteoti compte au nombre des exploits de ce monsieur.

Ce qui peut manquer au général Balbo dans l'expérience pénale lui a sans doute été enseigné par cet autre expert en fustigation, le général Goering, l'incendiaire de l'édifice du Reichstag, avec qui Balbo est en rapports très étroits. Cet incident de Tripoli est regrettable à tous points de vue et non conforme à l'esprit de progrès que le "Duce" se dit désireux d'implanter partout où il domine.

Cet acte barbare fut perpétré dans le but de plaire aux Arabes. Maintenant qu'une entente anglo-italienne vient d'être conclue, il est à espérer que le flirt de Mussolini avec les Arabes, particulièrement en Palestine, s'atténuera et que le fascisme italien reviendra à sa politique ancienne de tolérance raciale, dont il s'est malheureusement écarté au cours de la dernière année.

tion de la taxe de vente, qui donne à la Ville, avec la taxe sur le revenu, bon an mal an la somme de \$5,000,000, le maire devra en faire voter le rappel par le Conseil sans plus tarder. Or, à moins que le gouvernefent provincial ne consente à se dessaisir de \$5,000,000 de revenus, les propriétaires de la Ville de Montréal seront appelés à verser une taxe additionnelle de 15 cts par \$100.00, et nous aimerions à entendre le concert de malédictions qui alors s'élèvera contre le régime de la "raynaultvation" sociale.

La perspective ne sera guère plus réjouissante pour les échevins vendus ou à vendre: vendus — ceux qui ont sauté sur les appâts qui leur étaient offerts; à vendre — ceux auxquels on a fait entrevoir une danse de millions dans les contrats à renouveler, les expropriations à réaliser et même dans la prise d'eau de l'aqueduc.

Lorsqu'il déclarait au Conseil, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre sincère, qu'il n'avait pas essayé d'imposer "son" exécutif, le maire Raynault oubliait-il qu'au cours des derniers jours, chaque fois que lui était proposée une nouvelle ardoise pour le satisfaisant, il répondait: "Attendez, je vais téléphoner." Puis de retour: "J'ai reçu telles et telles instructions", avouait-il.

D'où venaient ces mystérieuses instructions. Nous le dirons, de même que nous dévoilerons un tas d'autres dessous de cette tragi-comédie aux cent actes divers.

Le maire de la "raynaultvation sociale" n'est pas accusé, jusqu'à cette date, d'avoir directement pratiqué la corruption dans les rangs du Conseil, mais nous rechercherons quels sont ceux qui, en se servant de son nom, ont eu recours aux plus scandaleuses tactiques, et quels sont ceux qui, traités au mandat reçu du peuple, y ont succombé.

Le Club Confédération décroche son portrait pour le remplacer par celui de M. Duplessis.

Ce n'était un secret pour personne que MM. Bennett et Duplessis n'ont jamais fait bon ménage, ou tout au moins qu'ils simulaient la mésentente, dans un but de stratégie politique du côté de M. Duplessis. Mais jamais au grand jamais aurait-on pu ajouter foi à un acte de reniement comme celui qui fut décrété par les bonzes du Club Confédération, au lendemain de l'adoption par le Parlement fédéral de la monnaie bilingue. Etait-ce un prétexte parce que celui qui faillit être lord Hopewell ne "dégorgeait" pas assez?

Un fait notoire, c'est que les têtes dirigeantes du club sont des conservateurs de vieille souche, témoins MM. Baulne, Fauteux, J. C. H. Dussault, etc., etc., mais tous se sont mutés depuis lors en moutons d'Union Nationale et renient complètement M. Bennett, pour ne jurer que par M. Duplessis. Or, il appert, nous dit-on, que le superbe portrait à l'huile du "grrrand homme", qui était suspendu dans les salons du club, fut un beau jour enlevé subrepticement et relégué à la cave, tandis que celui de M. Duplessis prenait sa place au salon.

Le club vit péniblement depuis que la caisse électorale est tombée des mains de MM. Sawy et Duranleau, dument casés, et de M. Simard, entrepreneur nant, dans celles plus débiles du sénateur Rainville. Aussi a-t-il jeté les yeux sur les "nationaux" de Québec, dont il attend mer et monde.

En attendant, le portrait de M. Bennett est soigneusement enveloppé, pour le protéger des ravages du temps, car il est toujours possible qu'un jour ou l'autre M. Duplessis disparaisse à son tour et que R. B. Bennett reprenne la place d'honneur. Des choses plus imprévisibles ou imprévisibles que cela sont déjà arrivées.

CIVIS

ARTHUR.

PILLAGES ET MASSACRES EN ESPAGNE DUS AUX FASCISTES

Un consortium germano-italien pour l'exploitation des mines. — La prétendue "croisade" de Franco est une lugubre farce.

Des dossiers confidentiels tombés entre les mains de journalistes français permettent d'établir ce dont on se doutait bien déjà, savoir: que "l'idéologie" des pays fascistes, se battant pour le principe contre le communisme, n'est qu'une farce macabre.

Longtemps, très longtemps avant la révolte du 18 juillet dernier, avant même la victoire de Février du Front Populaire espagnol, victoire à laquelle elles ne croyaient pas, les puissances qui soutiennent le général Franco s'étaient déjà partagés les richesses minières de l'Espagne.

La Péninsule ibérique, y compris le Portugal, devait, avec la complicité d'un Gil Robles, réactionnaire, et d'un Lerro, radical, devenir une simple colonie germano-italienne.

Le plan — selon l'un des dossiers en question — en a été établi dans "le courant d'avril 1935" par la "Metallgesellschaft", la grande et puissante société de Francfort-sur-Mein, dont le Dr Alfred Merton — un des grands commanditaires de Hitler — est le président. Cette société financière, spécialisée dans les valeurs de métaux et de minerais, ne fait pas qu'acheter et vendre des titres: elle s'intéresse aussi, d'après ses statuts, "sous n'importe quelle forme (sic!) à d'autres sociétés ayant un cercle d'activité semblable au sien". De ce fait, elle a des participations dans presque toute l'industrie lourde allemande, dans l'industrie chimique (I.G. Farben) et dans l'industrie des métaux.

Donc, au courant d'avril 1935, la "Metallgesellschaft" met sur pied un consortium bancaire et industriel allemand pour exploiter les mines espagnoles. Adhèrent aussitôt à ce consortium des groupes métallurgiques et de grands trusts de fabrications de guerre dont les chefs, en 1929, proposaient à la France de former une armée commune avec l'Allemagne pour marcher contre la Russie.

Il était évidemment périlleux de s'aventurer seul dans une telle entreprise, et Hitler recommanda la prudence à ses grands électeurs, ceux dont les abondantes souscriptions l'avaient porté au pouvoir. Faute de la France, on chercha donc des alliés du côté de l'Italie.

Ce fut le commandant A. Serrao, représentant du groupe Rockefeller en Italie, qui apporta à Rome les propositions allemandes. Le général Ingiani, haut fonctionnaire du ministère des transports, et M. Guido Mazolini, haut fonctionnaire du contentieux du Palais Chigi s'intéressèrent à l'affaire — et l'on veut croire pour eux, que ce n'est pas de leur propre initiative. Enfin, le commandant Stefano Benni présente un rapport à ce sujet devant la "Fédération de l'Industrie Italienne", tandis que M. Giurati, haut fonctionnaire du parti fasciste et ami intime du commandant Serrao, du groupe Rockefeller, remplissait la même tâche auprès du "Fascio".

De quoi était-il question? D'organiser avec les Allemands un consortium pour l'exploitation des mines espagnoles et d'engager avec eux toutes négociations ayant pour but d'attribuer des avantages à l'industrie italienne, avantages devant s'élever à vingt millions de lires par année.

Les négociations germano-italiennes étaient terminées et les contrats étaient conclus au moment où eurent lieu les élections espagnoles.

On s'attendait en février, à la victoire de Gil Robles. Le Front Populaire triompha, le Front Populaire dont le programme comportait la "nationalisation des mines". Aucune demande de concession ne fut adressée au gouvernement républicain jusqu'en juillet, alors que la révolte du "patriote" Franco éclatait.

Les épouvantables massacres commis d'un côté comme de l'autre en Espagne depuis ce temps ont donc pris leur origine dans de misérables concessions minières. Est-ce que l'Angleterre et ses Dominions ne sont pas justifiables de répudier à la fois le fascisme et le communisme? Dr. OX

A LA CASERNE

Deux jeunes bleus, du recrutement de Marseille, Marius et Olive, viennent d'arriver à la caserne. Le lendemain, après la première revue, le colonel avise les deux nouvelles recrues et, voulant se rendre compte de leur degré d'instruction, il s'adresse à Marius: — Qu'est-ce que la France? — Marius réfléchit; puis, se rappelant soudain un vers de romance, lance de son plus bel accent: — La France? mon colonel, c'est ma mère!

— Mes félicitations, mon ami. La définition est un peu vague, mais elle sort du cœur et témoigne de vos beaux sentiments. Voilà un noisun bon Français, qui fera un bon soldat, et bientôt, j'espère, un bon caporal. Puis, se tournant vers Olive, le colonel lui pose la même question: — Qu'est-ce que la France? Aussitôt Olive, sans hésiter: — La France, c'est la mère de Marius, mon colonel!

CROISADE DES CHEVALIERS DE COLOMB DE LACHINE

Réussiront-ils à extirper le communisme de la rive-nord du lac Saint-Louis? — Anniversaire qui en vaut la peine.

(Correspondance spéciale à "L'Autorité")
Lachine, 16. — Sous l'égide des Chevaliers de Colomb, une vaste campagne contre le communisme vient d'être instituée à Lachine et il va sans dire qu'en qualité de Canadiens-irlandais et catholiques, nous applaudissons de tout cœur à cette initiative. Nous offrons même notre concours à ce mouvement.

Ce ne sera pas tâche facile, car les idées communistes se sont ancrées chez un grand nombre de gens, surtout depuis l'avènement de la crise économique, qui persiste encore malgré le redressement constaté depuis une couple d'années. Si l'on consulte les colonnes d'un grand journal anglais, on constatera que malgré tous les efforts des autorités religieuses, nous sommes, tant libéraux que conservateurs, près d'un tiers des électeurs de Toronto "la pure" se sont prononcés en faveur de candidats à tendances radicales, lors des dernières élections municipales.

En faisant écho au lancement de cette campagne anti-communiste, le journal "La Presse", qui se range toujours du côté des bonnes initiatives, nous informe en même temps que pour atteindre leur but, les Chevaliers de Colomb organisent une campagne de recrutement sous la haute surveillance du Grand Chevalier, M. Wilfrid Belanger, et que l'inauguration des nouveaux membres se tiendra le dimanche, 14 février prochain.

Ces nouvelles reçues, enrôlés sous la bannière anti-communiste, constitueront notre "milice sacrée" locale. Heureux ceux qui pourront trouver les fonds requis pour faire partie de ce corps d'élite, surtout par le temps qui court. N'est-il pas étrange en effet que les soldats qui partent ainsi en croisade en faveur de la bonne cause, doivent payer pour faire leur travail? Les soldats, qui allèrent servir de chair à canon en Europe en 1914, avaient au moins une maigre compensation, celle de retirer une solde. Loin de nous l'idée d'insinuer que cette campagne de recrutement des Chevaliers

de Colomb est une campagne financière pour aider à la construction de jeux de quilles! Cependant, il nous semble que pour combattre le communisme, dont le danger est de plus en plus menaçant, il serait préférable d'enrôler gratuitement, dans la grande armée des Chevaliers, tous ceux qui sont prêts à travailler dans l'intérêt de la cause. Qu'on nous pardonne ces remarques, mais elles ne sont en aucune façon le résultat de la lutte contre le communisme avec ces messieurs Chevaliers.

Donnons-nous tout de suite la main pour secourir les efforts du Grand Chevalier M. Belanger et aider au succès de sa campagne. Une victoire contre le communisme serait à tout le moins plus réconfortante que de savoir que la caisse des Chevaliers est bien garnie, déduction faite du pourcentage transféré aux Etats-Unis.

UN ANNIVERSAIRE CELEBRE
Il y a eu exactement dix ans cette semaine que nos "bien-pensants" locaux nous traitaient d'imbeciles parce qu'en 1927, nous insistions pour que notre Commission Scolaire s'annexât à la Commission centrale des Ecoles Catholiques de Montréal et cela, dans le plus grand intérêt de nos propriétaires. Inutile de répéter ici les épithètes plus ou moins flatteuses qu'on nous a servies depuis lors.

Nous savions cependant que tôt ou tard, les événements nous donneraient raison et c'est ce qui est arrivé. En effet, cette semaine, M. Victor Doré déclarait que toutes les commissions scolaires catholiques de l'île de Montréal auraient dû être fusionnées depuis au moins dix ans, ce qui aurait permis de diminuer le taux de la taxe scolaire et d'améliorer les écoles.

Tous ceux qui nous ont traités d'imbeciles sont priés d'accepter nos plus humbles remerciements, car la déclaration de M. Doré est une consolation pour nous. Nous continuons à prier pour nos destructeurs, à titre de revanche. Ce sera notre façon à nous de célébrer un anniversaire en voie de passer à la postérité. "PIT" LABROCHE dit SEL FIN



LES COURTEURS DES BOIS
Savez-vous que... ?
... les courtiers de bois furent renommés par leur vaillance et leur hardiesse—ainsi, par ses propres qualités, le gin de Kuiper, d'une réelle saveur de Hollande, a acquis la renommée parmi les Canadiens depuis plus d'un siècle.

Nouveaux et commodos flacons PLATS

40 ONCES,	265
26 ONCES,	190
10 ONCES,	85¢

GIN de Kuiper
EN VENTE AU CANADA DEPUIS PLUS DE 100 ANS

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN DE KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande—Maison fondée en 1695.

VILLE LASALLE PLUS PRÈS DU DÉFICIT QUE D'UN SURPLUS

(Corr. particulière à "L'Autorité")
Ville Lasalle, 16—Il appert, d'après les informations publiées tout récemment par les journaux quotidiens, que Ville Lasalle terminera son exercice fiscal en accusant un surplus. Il y a cependant l'opinion contraire d'un échevin qui prétend que la ville dépense l'argent sans compter, comme si cela tombait des arbres plutôt que de la poche des propriétaires.

Il est probable que nombre d'abus pourraient être réprimés dans divers services municipaux, mais là où des économies pourraient se pratiquer sur une haute échelle, c'est dans le bureau de l'hôtel-de-ville, considéré plutôt comme une "colonie de vacances" que comme une officine où l'argent des contribuables

est manipulé. Il y a là trop d'employés qui retirent une rémunération trop en disproportion des services qu'ils rendent à la ville.

A qui fera-t-on croire, par exemple qu'il est juste de donner de meilleures positions de l'hôtel-de-ville aux membres d'une même famille? C'est une répartition injuste, vis-à-vis des chômeurs, à tout le moins. Cet échevin qui a prétendu que la ville accusait un déficit, ne doit pas se contenter de le constater, mais il doit avoir le courage de suggérer les remèdes qui s'imposent pour boucler le budget. Les échevins en général doivent assumer leurs responsabilités et voir à ce que la plus stricte économie soit pratiquée en 1937 pour en arriver à un surplus.

RUDOLF

COLONISONS AVEC SCIENCE

Quiconque étudie en détail, le développement de notre pays, est porté à conclure que la colonisation est loin d'être une science. Dans l'est comme dans l'ouest du Canada, dans la province de Québec comme dans les autres provinces, des régions entières ont été colonisées sans SYSTEME, sans METHODE, sans PREVOYANCE. C'est n'est que depuis quelques années que les expressions: classification des sols, utilisation rationnelle, et culture spécialisées font partie du vocabulaire de ceux qui préconisent la prise de possession de nos régions arables, par la culture.

La semaine dernière, l'honorable Henry-L. Auger, ministre de la colonisation au Québec, fit une déclaration des plus intéressantes. Cette déclaration souleva un coin du voile qui cache, pour ainsi dire, la base sur laquelle le nouveau ministre entend édicter son plan de colonisation. Ce que nous entrevoions de cette base nous paraît tout-à-fait scientifique; et nous en félicitons l'honorable ministre.

Une région de 15,000 acres de terre adonnée spécialement à la culture intensive du tabac à cigarettes, une étendue de 5,000 acres de terre favorable à la culture de la pomme de terre, la répartition d'un domaine en parcelles pour favoriser la culture maraîchère, l'utilisation des déchets du défrichement comme charbon de bois destiné à produire de l'énergie, et encore, comme matériel de placage pour meubles de valeur, etc., etc., sont autant d'indices que le nouveau plan de colonisation, dont nous connaissons probablement les détails sous peu, sera à base des meilleurs principes connus de la science agricole. Voilà ce que nous entendons par de la colonisation entreprise avec science.

Depuis quelques années nous avons préconisé un inventaire détaillé de notre ressource terre, un inventaire qui serait la suite logique de la classification de nos territoires non développés et de la séparation définitive de nos terres colonisables du domaine forestier. Un tel inventaire qui suivrait la classification première, servirait ensuite à la répartition scientifique de nos régions de production en tenant compte des facteurs spécifiques de fertilité, d'adaptabilité à la production d'une denrée quelconque, de la proximité des marchés, etc., etc.; autrement dit, cet inventaire nous permettrait de diviser notre province en zones de production. Dans chacune de ces zones, les cultivateurs seraient instruits et dirigés en vue de l'utilisation la plus rationnelle de leur terrain et, par là-même, d'une récompense plus élevée

pour un travail accompli avec science. C'est précisément ce que semble vouloir entreprendre l'honorable ministre de la colonisation. Cette tentative de colonisation spécialisée sera suivie avec intérêt. Ces entreprises suscitent, nous le souhaitons, de semblables tentatives ailleurs.

Mettez la science agricole au service de la colonisation c'est ce que nous aurions dû faire depuis longtemps. C'est préconiser l'adoption d'une politique de colonisation poursuivie avec SYSTEME, avec METHODE, avec PREVOYANCE.

J.-B. LANÇOT.

DIMINUTION DU CHÔMAGE

D'après Miss Frances Perkins, secrétaire du Travail, on a constaté dans les douze derniers mois une augmentation de 1,400,000 dans le nombre des personnes employées dans l'activité économique du pays, sans compter l'industrie agricole.

Depuis trois ans, l'augmentation des emplois en dehors de l'agriculture, du service domestique et des secours gouvernementaux par le travail, a été de 6 millions.

Le département du Travail fait remarquer qu'au moment le plus favorable en 1929, il y avait 35 millions 892,000 personnes employées dans le pays. Les chiffres actuels n'indiquent qu'à cette époque il y avait seulement 4,200,000 personnes employées de plus qu'actuellement.

L'accélération de l'emploi dans les manufactures au rythme de 100,000 par mois depuis mai dernier est particulièrement frappante. Il en résulte qu'un grand nombre d'industries manufacturières fonctionnent à un point au moins aussi élevé qu'en 1929.

QUESTION DE CHANT

Un des musiciens de la chapelle de Louis XIV, avait tenu quelques propos contre un prêtre, grand maître de la chapelle du Roi. Le prélat offensé, se trouvant un jour dans la tribune du Prince, voulut après ce que le musicien eut chanté, faire observer à Sa Majesté qu'il perdait de la voix, et ne chantait pas aussi bien qu'il le faisait. Le Roi, prévenu des propos que le prêtre avait tenus, dit: "Dites qu'il chante bien, mais qu'il parle mal!"

LA BRIGADE "INTERNATIONALE" ATTAQUE L'ARMÉE DE FRANCO

Français, Allemands et Italiens unis contre les rebelles. — Comment les tueries se sont encore "perfectionnées" depuis la Grande Guerre.

Around de Madrid. — A sept heures trente du matin, trois bataillons de cette brigade internationale qui combat côte à côte avec les loyalistes espagnols, prennent leurs positions de combat. Le bataillon français forme l'aile gauche, le bataillon italien l'aile droite, les Allemands doivent foncer au centre. C'est, là-bas, la maison verte campée au bord de cette colline qui tombe à pic sur les pelouses d'un parc. Le château se consume lentement; il envoie dans la vallée, vers les troupes de choc italiennes, ses nuages de fumée claire. De l'autre côté, une chaîne de métairies borde la forteresse de briques rouges. Ça sent le hobereau. Le terrain aux formes multiples présente des surfaces planes dangereusement vastes, mais aussi d'excellents cratères pour y nicher les mitrailleuses des pentes boisées difficilement accessibles, et le beau désordre d'un parc aux escaliers ornementsaux et aux innombrables bassins.

DANGEREUX ENFER
Jusqu'au jour de la République, un château féodal, un froid repaire de brigands. Maintenant, il crache sournoisement la mort. Les mercenaires du seigneur, qui suient de Londres le cours des événements, sont tapis derrière les épaisses murailles, avec l'ordre sanglant de défendre jusqu'au dernier homme cette unique fissure dans la banlieue de la ville. Franco fait célébrer à Oviédo et à Séville la prise de Madrid, mais chaque jour, les assaillants perdent leur sang devant les remparts.

Un dangereux enfer. Il se décharge tout à coup, comme par surprise, sur les combattants qui sont montés en ligne dans l'aube froide du 24 novembre. Ils viennent des quatre coins du monde, ils se comprennent sans parole; pour transmettre les ordres, on a choisi des courriers polyglottes d'intripides Juifs, des Hongrois intelligents. Au téléphone, des étudiants anglais. Le chef de liaison est un camarade de cinquante ans, qui parle six langues. On peut avoir confiance en la direction de cette vivante tour de Babel. Et c'est avec la même amitié virile que les volontaires parlent de leur commandement, des munitions mexicaines et du beurre soviétique.

VITE LES JOURNAUX
Il est huit heures. Les troupes sont derrière leurs mitrailleuses, face à l'îlot des maisons; les hommes creusent de meilleurs retranchements. Le sifflement des balles ennemies est encore rare, il oblige seulement à travailler les dos courbés. Des patrouilles tâtent le terrain, fouillent les bâtiments, cherchent à joindre les autres bataillons. Les capitaines préparent le combat, organisent les messages à l'arrière. Les commissaires politiques hésitent à distribuer les journaux qui viennent d'arriver; l'importance de l'attaque, fixée à neuf heures, ne rend-elle pas ridicule cette invite à la lecture? Mais voilà qu'un groupe de terrassiers fait signe avec la bêche, et tout de suite, ils demandent des journaux. Ils prennent les quelques exemplaires, les trop rares exemplaires, comme si c'était le "jus" chaud à l'anis qui, dans les nuits glacées, est devenu leur breuvage de prédilection. Un simple coup d'oeil prouve une fois de plus — on ne saurait le répéter assez souvent devant les peuples d'Europe — que c'est l'armée du Front populaire qui monte ici la garde. Même dans la surtension qui précède l'assaut, ces hommes n'oublient pas pourquoi ils combattent. Ils luttent sur la terre d'Espagne, et ils attendent les nouvelles de leur pays, ils veulent savoir ce que devient le Front unique en Tchecoslovaquie, ce qui se passe en Allemagne, ils cherchent des informations sur Ossietzky, et la grève des dockers de Dantzig, et les rexistes belges, et le parti illégal à Turin et à Rome. Ils discutent sur le gouvernement de Léon Blum. Ils fourbissent les armes qui doivent tuer les légionnaires de Franco, mais pourtant, ils se sentent à la pointe de leur propre combat, à la frontière de leur propre pays à venir. Un Sarrois raconte le rêve qu'il a fait cette nuit, près de sa mitrailleuse: il était revenu comme milicien et se trouvait tout à coup dans le tram, entre Sarrebruck et Burbach. Sa femme ne voulait plus le voir, mais les copains lui donnaient raison et voulaient défilier avec lui à travers la ville. "Et puis la sentinelle m'a réveillé, dit-il; les Maures étaient revenus, et je me suis posté derrière la mitrailleuse, et j'ai tiré sur les fourres noires. Qui... pour le moment, c'est encore l'Espagne."

C'étaient les mitrailleuses qui, sur ce flanc, devaient couvrir l'attaque contre la maison verte. Qu'on me pardonne cette hantise, et qu'on veuille bien m'écouter: un boulanger juif traîne une bande, un orfèvre français s'occupe des munitions, celui qui examine la mitrailleuse est un plombier parisien, son voisin, qui exhausse le retranchement avec de la terre grasse, est vendeur dans un magasin de nouveautés. "Dis-leur bien, me recommandent leur chef, capitaine dans l'armée active italienne et avocat républicain jusqu'à Mussolini, dis-leur que nous ne sommes pas une armée de chômeurs, venus ici parce qu'ils n'avaient plus rien à perdre. La moitié de nos hommes ont dépassé la quarantaine, ils ont quitté leur travail, leurs affaires et leur famille. Quand ils sont partis, ils ne pensaient pas seulement à la liberté de l'Espagne, ils ne tiraient pas seulement sur la figure de Franco. Quand ils attaquent,

c'est comme s'ils combattaient déjà près de Florence, pour leur propre peuple."

MUSIQUE INCONNUE

"Prends ça", dit Nevicati en montrant un fusil abandonné qui gît dans l'herbe. Ils ont encore le soin de donner des conseils, personne ne se trouve seul, chacun se préoccupe du camarade. L'attaque est vivement poussée. C'est déjà un progrès d'occuper cette ligne. Mais à gauche, on lance contre les trous de la muraille une dernière vague d'assaut. Nevicati éclate d'un rire bref, qui nous gagne. La détonation des pistolets, le défilé des carabines, le craquement des grenades, la force déchirante des mitrailleuses qui font sauter les genêts et les ifs et balaient les trous de la muraille, tout cela forme une musique inconnue (car pendant la grande guerre, on ne voyait jamais, face à face, les vrais ennemis), tout cela tambourine à vos oreilles un argument unique, irréfutable: la violence. Et plus tard seulement, au quartier nocturne, on ajoute: c'est la violence qui mettra fin à la brutalité, c'est la guerre qui donnera la paix. A gauche, Léone part à l'assaut avec sa troupe, Gallo le suit. Notre aile enveloppe le flanc droit de la maison, quand soudain, Nevicati tombe à la renverse, les bras en croix. Les mitrailleuses continuent leurs pétares, mais là-bas, près du blessé, un camarade abaisse son fusil. Bouleversé, il montre la tempe de Nevicati, d'où jaillit une source de sang. Nous nous penchons; la main fraternelle veut fermer la fontaine rouge, geste puéril auquel on voudrait croire, mais le pouls que j'ai saisi dans une même secousse d'effroi s'échappe vers le néant. A cette minute, quand un sursaut fait trébucher le corps et donne le signal de reprendre le tir, une blessure à la cuisse abat Léone, le capitaine. "Tirez, tirez, hurle le blessé, mais tirez donc!" Mais ils s'approchent de lui, sans plus se soucier des balles. Ils le portent vers la vallée, quand six bombes tombent presque en même temps dans les groupes restés en ligne. Le château fantôme s'éveille à la dernière seconde. Un instant, la panique fait tourbillonner les compagnies à travers les arbres et les broussailles. Mais un appel de Gallo les retient, et tous foncent en avant, jusqu'au bord de la terrasse. Impossible, maintenant de donner l'assaut, il faut des troupes fraîches. Couchés parmi leurs morts, ils n'ont pourtant qu'une pensée: ne pas céder un pouce de terrain, sur cette ligne de défense. "Nous attaquerons de nouveau cette nuit, avec d'autres lance-bombes", affirme le commandant de la compagnie qui vient en renfort.

SOMBRE BILAN
Le feu se tait, de l'autre côté de la maison verte. A la même minute que Léone, le lieutenant allemand a été touché au poulmon. Sa troupe s'est retranchée dans les dépendances d'une ferme; leur plus grand souci, c'était le blessé qu'ils ont mis à l'abri, qu'ils ont transporté hors de la zone dangereuse. Qui les blâmerait? Les rebelles tirent sur les blessés et sur leurs brancardiers qui veulent les secourir. Les rebelles emploient des balles explosives qui ouvrent de larges blessures. Les rebelles ont laissé tomber sur Madrid un parachute, une caisse avec un cadavre mutilé. Les rebelles se font photographier avec les têtes qu'ils ont tranchées à des mineurs blessés à mort. Que fait une troupe de volontaires, quand un camarade est touché?

L'amour des chefs qu'ils ont eux-mêmes choisis, c'est peut-être ce qu'il y a de plus sublime, chez ces soldats. La fraternité les pousse en avant, la fraternité les retient, en dépit du péril, près des camarades qui saignent. Cette guerre n'est pas une guerre comme les autres, et sa fin ne peut être une fin ordinaire. Le soir, quand on rend visite aux blessés, ils demandent d'abord si nous avons pris la maison verte. On ne leur ment pas, et Léone pousse des jurons, fait de nouveaux plans. "Ne revenez pas avant de l'avoir", dit-il. Maass est très faible, mais heureux de n'être pas touché à mort. Il sait que Willi Wille et Karl Adler ont été tués cet après-midi. On se dit les dures vérités.

Gustav REGLER,
(Traduit de l'allemand par Jeanne Stern.)

LES GANGSTERS AMÉRICAINS NE SONT QUE DES ENFANTS...

Si on les compare aux gangsters chinois. — Le racisme dans la prostitution. — Armée de mendiants racketteurs à Shanghai.

Un journaliste parisien, M. Michel Candie, fait un grand reportage sur la Chine. Il a constaté que les gangsters américains ne sont que des enfants à côté de leurs confrères chinois. De passage à Shanghai il a pu se rendre compte que la Société bleu-rouge, entr'autres fait des affaires d'or. Passons-lui la plume.

La prostitution raciste.

Mon admiration pour la Société bleu-rouge grandit de jour en jour, j'ai visité son splendide immeuble de la rue Wagner où le président, M. S..., règne sur les destinées de l'organisation criminelle la plus puissante du monde. Fumeries d'opium, tripots, lieux de plaisir, tous ces établissements ouverts en marge de la société mais prospérant au grand jour, dépendent de cette organisation qui les administre avec une habileté incomparable.

Un soir, Bill X., journaliste anglais, vient me chercher à l'hôtel, c'est le guide idéal car il n'est pas un raciste de la ville qu'il ignore. Il s'arrête à l'entrée d'une rue qu'il me désigne:

— Voici la rue d'Allo dont chaque maison appartient aux Bleus-rouges.

Les "hôtels" se succèdent sans interruption, ils ont tous un seul étage et devant chacune des portes sont assises des filles uniformément vêtues de pantalons de soie noire et de tuniques richement brodées. Bill me tape amicalement sur l'épaule:

— Eh bien! vas-y! Et comme je hausse les épaules, il insiste:

— Si ça ne te dit rien pour... oui... pour ce que tu penses, va leur parler. Elles ont une foule de choses intéressantes à raconter, crois-moi. Presque toutes ont été vendues à l'âge de dix ans par leur père, à la fameuse société des bleus-rouges. Depuis lors, elles lui appartiennent corps et âme, ce sont des esclaves, ni plus ni moins. Il y en a cent mille à Shanghai.

Bill a raison, c'est une bonne raison de me documenter; je m'approche de l'une d'elles, mais, au fur et à mesure que j'avance, je ressens, plus cuisante, l'impression que toute la rue a les yeux fixés sur moi. Pour me donner de l'aplomb, je souris à la fillette et lui tapote la joue avec désinvolture. Fâcheuse idée, en vérité: ce qui se passe ensuite reste confus dans mon souvenir; ma main est repoussée avec violence, ce n'est plus une femme, c'est une furie qui se dresse devant moi, une Gorgone dont la bouche vomit des injures et crache de mépris. L'aventure aurait pu finir très mal si mon vieux Bill n'était accouru à mon secours. L'apparition de ce gaillard traçant des moulinets impressionnants avec sa canne suffit à calmer la foule qui tout à

coup m'encerclait. Nous battons en retraite sous des huées.

Devant ma mine consternée, Bill éclate de rire: — Je savais d'avance ce qui allait se passer... Apprends, pour ta gouverne que ces demoiselles n'acceptent les hommages que de Chinois cent pour cent. Ici, les Aryens ne sont pas à l'honneur!

"L'Opéra de quat'sous" à Shanghai

J'ai pris l'habitude, en Chine, de porter toujours dans mes poches de la petite monnaie de cuivre pour les mendiants qui foisonnent dans les rues et dont la visible misère toucherait les coeurs les plus endurcis. Bill me regarda jeter quelques sous à un vieillard squelettique pressant dans ses bras un enfant rachitique et sourit malicieusement:

— Encore un sou pour M. Lee...

J'interroge, de méchante humeur: — C'est un proverbe?

— Pas encore, pour le moment ce n'est que l'expression d'une vérité actuelle. Tout ce qui, en Europe, nous apparaît comme l'oeuvre d'imagination d'auteurs pleins de fantaisie, devient en Chine, un fait des plus banals. M. Lee est le roi des mendiants de l'Opéra de quat'sous transporté à Shanghai. Regarde cette vieille; des quatre francs qu'elle arrive à ramasser à peu près tous les jours, elle en remet deux à l'agent de M. Lee chargé de surveiller son quartier.

— Cet impôt sur la misère, quelle honte!

— Mon Dieu, pas autant qu'il te semble. D'abord, les employés de M. Lee sont protégés, on leur donne des subside en cas de maladies — comme les assurances sociales. Ensuite, l'organisation leur prête des enfants, des aveugles, des culs-de-jatte pour toucher plus sûrement et plus efficacement les coeurs sensibles et généreux. Ainsi ce mendiant, en face, qui sort de l'épicerie; c'est un gars jeune et robuste, il aurait peu de chance d'exciter la pitié; il n'était accompagné de cette pauvre femme atteinte de la danse de Saint-Guy.

— Comment se fait-il, en somme, que le Chinois ordinairement si insensible, si indifférent devant la souffrance d'autrui, fasse exception pour les mendiants?

— Rassure-toi, cette générosité ne vient pas du coeur; il vaut mieux donner quelques sous que de perdre une centaine de dollars. Si l'épicière avait chassé le mendiant sans lui faire l'aumône, il aurait été certain de trouver, le lendemain, devant sa porte, quelque vagabond à l'agonie...

Or, tu n'ignores pas que la tradition exige que celui qui trouve un mourant devant sa porte assume intégralement les frais d'obsèques, de cercueil, d'ensevelissement. Et la classe de l'enterrement ne doit pas être en rapport avec la position sociale du mort mais avec celle du malheureux sur lequel cherra cette tuile!

— Me Lee doit être craint comme la peste!

— Il possède une des plus grosses fortunes de Shanghai. De plus, les douze mille mendiants qui évoluent sous son égide lui obéissent au doigt et à l'oeil.

— Mais c'est un corps d'armée!

— Bah! c'est peu en comparaison des cinquante mille membres qui constituent approximativement la société bleu-rouge. Le "Clan de Canton" en a autant et l'organisation russe un peu moins. Que pourrait la police contre cette armée de crime? Evidemment, il ne serait pas nécessaire qu'elle soit sa complice. Les bandes chinoises ont toujours existé et existent longtemps encore. On ne pourrait pas prétendre la même chose des gangsters américains — heureusement pour l'Amérique. Ceux-ci sont des enfants comparés à ceux-là. Ils font trop de bruit, ils font trop parler d'eux, c'est ce qui les perdra. Ici, on travaille dans le silence. Pas de coups de feu, pas de mitrailleuses; le lacet ou le poison. Ce n'est pas un meurtre, c'est une disparition. Je te le dis: les gangsters de Chicago pourraient venir demander conseil à leurs confrères de Shanghai.

La tempête souffle sur la Chine. Les manchettes des journaux se font, chaque jour, plus alarmantes. Le grand public, avec raison, commence à s'inquiéter — sans comprendre, toutefois, où se trouve le réel danger. Ce ne sont pas les luttes intestines, les guerres civiles qui déchirent le pays depuis si longtemps qui doivent motiver cette inquiétude subite. Il faut, une fois pour toutes, renoncer à mesurer les événements de Chine avec la table des valeurs qui a cours en Europe. Les mots: patriotisme, désintéressement, conscience du devoir n'ont aucun écho en ce pays. A la base de ces révoltes de gouverneurs et de généraux, on ne découvrira jamais que de sordides questions d'intérêts ou de vanité.

Le danger est ailleurs, pour nous — et aujourd'hui il est bien tard pour y remédier. Par notre faute, le prestige du Blanc ne correspond plus, en Asie, à aucune réalité et il est impossible, même aux esprits les plus clairvoyants, de prévoir les conséquences que pourra déclencher, dans le monde, cette nouvelle forme de déflation.

Michel CANDIE.

PAS D'AVENIR

— Ainsi, vous avez décidé de renoncer à l'athéisme?

— Ah! oui, car je constate qu'il n'y a pas d'avenir là-dedans.

"Oui maman, j'ai assez chaud!"

"Il ne fait plus jamais froid dans la maison depuis que papa se sert du Coke Lasalle. Il nous avait promis que la maison serait chaude et confortable, tu sais!"

Le Coke Lasalle vous donne une chaleur abondante, propre et confortable... rapidement quand vous le désirez... plus lentement si vous préférez.

LASALLE COKE

DE VOTRE FOURNISSEUR OU DIRECTEMENT, MARQUETTE 6221

Dangereuse coalition contre le Québec

QUE LE MORT C. DUQUETTE FASSE PLACE AUX VIVANTS

Un cadavre qui empest. — Qu'il abandonne la présidence de l'Alliance Nationale pour dicter ses mémoires dans un sanatorium.

Dans son dernier numéro, parlant de Charley Duckett, ex-directeur-général de l'Alliance Nationale, "L'Autorité" observait que celui-ci faisait le sphinx depuis qu'il a été débarqué "sur une pelle" de cette position. D'après son attitude, et en vertu de certaines déclarations faites à ses intimes, ce dégoûté visait à faire croire que l'Alliance ne pouvait marcher sans lui et qu'elle aurait bientôt à se repentir de n'avoir plus recours à ses services.

C'est bien tout le contraire qui se produira, et au lieu d'assumer l'attitude d'homme indispensable, le sieur Charles Duckett, ancien petit cordonnier de Saint-Henri, en sera réduit à la défensive. Qui devra porter la responsabilité des sommes énormes consacrées à l'achat du terrain et à la construction du palace érigé par l'Alliance, rue Sherbrooke-ouest, et aussi à la conversion en ferme modèle de l'ancien sanatorium Brochu à Saint-Romuald, comté de Lévis?

Une enquête a été fréquemment demandée, et par diverses personnes, à M. G. D. Finlayson, surintendant fédéral des assurances, et celui-ci ne saurait plus longtemps s'y dérober. Quels que soient les responsables, ils seront appelés à dégorger, s'il y a lieu. L'intérêt public exige que l'Alliance, malgré son excellente position financière actuelle, soit au-dessus de tout soupçon.

Le peu sympathique Sir Charley Duckett devrait comprendre que sa présence n'est plus désirable à l'Alliance et que le plus tôt il démissionnera comme président, le mieux ce sera et pour lui et pour les sociétaires. Pourquoi attendre que ceux-ci, à leur prochaine assemblée régulière, le débarquent sur "une autre pelle" comme président, ainsi qu'il a été débarqué de sa gerance par ses co-directeurs. Son impopularité en-dehors comme au-dedans de cette société mutuelle finira, s'il ne s'éclipse de lui-même, par causer du malaise dans le public.

Pourquoi ne choisirait-il pas comme lieu de retraite cet ancien sanatorium de St-Romuald où feu le docteur Brochu en soigna de bien "plus fins" que lui? Il pourrait, dans le calme et la méditation, y écrire ses Mémoires, ou prendre quelq'un chargé de les écrire pour lui, s'il en est incapable, car il doit avoir du pain sur la planche après avoir été un "ex" ceci ou cela dans tant de corporations et de sociétés. Les grands hommes vrais ou faux, doivent laisser au public le récit de leurs exploits, afin que celui-ci juge si leurs oeuvres furent fécondes ou stériles.

Finis le bluff de Sir Charley! Son ballon est crevé... Il ne s'agit plus maintenant que d'en retirer tout le vent y contenu afin de jeter l'enveloppe au débris. C'est un homme mort au point de vue mutualiste. Le moins qu'il puisse faire est de ne pas embêter les vivants. Son cadavre finit par empest.

OBSERVATOR

VOILÀ LE NÈGRE D'ÉTHIOPIE QUI SORT À LA FIN DU SAC

Les fascistes sont obligés de le manger à la sauce "Worcestershire" en ayant recours au sac d'écus britannique.

Que se passe-t-il exactement en Éthiopie? A en croire ce bourreur de crânes italiens, Mussolini, l'ancien empire du Négus est devenu un nouvel Eden. Or le Dr. Pierre Gassard, de Lyon, qui a toujours été un chaud partisan du fascisme en Afrique, et qui arrive de Djibouti, rapporte dans un journal français trois événements significatifs:

1. La conquête de l'Éthiopie est loin d'être terminée et elle continue à coûter de grosses sommes d'argent.
2. L'exploitation de l'abyssinie n'est pas encore commencée.
3. La garnison d'Addis-Abéba a eu de grandes difficultés et la seule chose qui l'ait sauvée, c'est le chemin de fer français qui va de Djibouti à Addis-Abéba.

Le trafic entre l'Italie et l'Éthiopie est encore exceptionnellement fort. Dans l'espace de cinq jours, le Dr Gassard compta seize bateaux italiens déchargant leurs munitions, leur gazoline, leurs effets de guerre et leurs provisions à Djibouti. Les bateaux anglais étaient là aussi.

L'unique chemin de fer dans cette région est le témoin d'une prospérité inouïe, mais les wagons qui partent d'Addis-Abéba sont vides: ils n'ont rien à ramener à Djibouti. C'est peut-être à cause de cette étrange situation en Éthiopie que Mussolini a soudainement et sans bruit défendu toute émigration dans sa nouvelle colonie.

On se demande si à la longue ce nouvel empire ne ruine pas l'Italie qui n'est pourtant pas si riche. Qu'est-ce que le peuple dit de cela? Il n'y a pas moyen de le savoir, puisqu'il n'a pas le droit d'exprimer ses idées.

Néanmoins, comme le gouvernement italien ne peut se payer lui-même de vantardises, il lui a bien fallu se rapprocher de Londres et de cet empire "en décadence" pour lequel il professait tant de mépris. Comme l'écrit le "Sunday Dispatch": "La Grande-Bretagne n'a pas promis un prêt à l'Italie, mais la rumeur persiste qu'une émission italienne sera lancée sur la place de Londres."

C'est le nègre d'Éthiopie qui sort du sac. Malgré leur appétit, les capitalistes fascistes seront obligés de le manger au "Worcestershire sauce". Et comme le morceau est de taille et que la digestion pourrait être lente, les chemises noires feront peut-être bien de faire moins de panache, pendant quelque temps, non seulement en Europe, mais en Amérique et même dans le Québec, où une propagande fasciste s'exerce depuis plus d'une année à nous faire prendre des vessies pour des lanternes.

SCARAMOUCHE

AUTO TRAGIQUE

Une bande de cinq personnes, dont une femme, vient d'être arrêtée à Los Angeles. Leur procédé, quoique lucratif, n'en était pas moins pénible. La femme et deux des racleurs roulaient en auto vers quelque croisement de routes fréquentées, où ils crevaient un pneu. Les deux autres qui suivaient, en auto également, ramassaient les premiers, puis partaient en faisant marcher la radio, afin qu'on n'entendît pas leurs cris.

Dans l'auto, la femme se grattait la jambe avec une râpe à fromage et l'un des hommes cassait à l'autre le bras à l'aide d'un rouleau métallique, puis s'injectait du sang dans l'oreille. Ils arrivaient ensuite à l'hôpital et y expliquaient que l'auto qui suivait avait tamponné la première. Mais les médecins d'un hôpital devinèrent la "combine" et tous les cinq furent écroués. — American Weekly.

REPARTIE

Un snob, dans une réunion de gens bien, avait été présenté à un médecin vétérinaire. Le rencontrant dans le cours de la soirée, il l'interpella d'un ton hautain: — Et comme cela vous êtes médecin vétérinaire? — Oui, monsieur, répondit le vétérinaire. Etes-vous malade? — Et les rires furent.

PETITE CAUSERIE AVANT LA TUERIE

Comment un carliste de Franco et un séparatiste basque portant le même nom, s'interpellent entre deux as sauts.

M. Marcel Dutrez, envoyé de "Gringoire" en Espagne, nous brosse un tableau tout-à-fait inattendu de la guerre au front de Biscaye, dans le nord, là où les Blancs ont affaire aux Basques séparatistes, catholiques qui ne veulent pas entendre parler du catholicisme de Franco:

"Nous avions atteint, raconte-t-il, le sommet d'une colline à partir de laquelle la prudence devenait de rigueur. Mon guide avait éteint sa pipe et, pour franchir les trois cents derniers mètres, nous nous mimes à ramper. Enfin, rencontrant un boyau, nous nous y laissâmes glisser. Le boyau conduisit derrière un parapet. Nous étions face à l'ennemi, mais en sûreté."

Je n'étais pas dans la tranchée depuis deux minutes que quelqu'un cria à mon côté.

— Ici, le bataillon d'Oriamendi, de Saint-Sébastien! Et vous autres, d'où êtes-vous?

— De Durango! répondit une voix en face.

La conversation était engagée. Bien que les lignes opposées fussent à trois cents mètres de nos nôtres, la voix portait merveilleusement dans ce cirque de montagne. Un nationaliste reprit:

— Je suis Murelaga, de Mondragon! J'ai un cousin parmi vous qui s'appelle aussi Murelaga!

Le Murelaga séparatiste était justement en face du Murelaga nationaliste.

— Ah! c'est toi, Antonio? dit le Murelaga gouvernemental. Comment ça va à la maison?

Il y eut entre les deux Basques un échange de nouvelles familiales, et, l'espace d'une minute, on put croire oubliée la plus atroce des révolutions. Mais déjà une voix railleuse nous jetait des lignes ennemies.

— Eh bien! votre Franco, il a reçu la tape devant Madrid? Savez-vous que les miliciens de Santander ont coupé la voie ferrée de Vitoria? On vous trompe!

— C'est vous qu'on trompe! Vos miliciens de Santander ont laissé 3,000 cadavres au sud de Villaréal. Quand à Azana, il s'est enfui à Barcelone et Caballero, lui, tremble tant à Valence qu'il pense à se retirer à Lerida!

— On vous cache la vérité, répliquait le gouvernemental. Vous êtes fichus! Les Russes arrivent à notre secours par bateaux entiers. Vive la Russie!

— Pas un bateau soviétique ne passera! Barcelone est bloquée! C'est vous qui êtes perdus!

Le ton de la conversation tournait à l'aigre. Un rouge mal embouché cria:

— Alors, quoi, on ne peut plus dormir ici? Allez-vous vous tair, sales fascistes!

Et une abominable injure suivit, une injure où il était question de chiens et de toutes les mères des nationalistes présents, que ceux-ci fussent rétrogrades, phalangistes ou soldats de l'armée régulière.

Et, à nouveau, ce fut le silence dans la nuit claire, sous le ciel haut de plafond. Un carliste me dit:

— J'ai reconnu la voix du dernier qui a parlé. Il est de Tolosa comme moi. Nous avons été à l'école ensemble. J'ai même souvent dansé avec sa sœur. N'empêche que si demain nous nous trouvons face à face, ce sera à celui des deux qui égorgera l'autre!

En effet, le lendemain, les carlistes de Franco attaquèrent et la tuerie fut terrible. C'est pourquoi une réconciliation entre Rouges et Blancs, comme le voudrait l'Angleterre, est bien difficile, pour ne pas dire impossible. Il y a trop de cadavres entre eux.

DANGEAU

C'EST MOI

— Ainsi votre mari se laisse pousser la barbe?
— Ce n'est pas lui qui la laisse pousser, c'est moi qui lui permets.

HARMONIE

Le gérant. — Ne pouvez-vous pas aider à votre client à faire son choix?
Le commis. — Non, il veut choisir deux bottines qui craquent sur le même ton et je ne connais pas l'harmonie.

LES HUIT AUTRES PROVINCES UNIES CONTRE LA NEUVIÈME PARCE QU'ELLE VEUT FAIRE BANDE À PART ET EST "CONTRE" TOUTE INNOVATION. — SÉPARATISME, MILICE ET IMMIGRATION. — LE PROBLÈME SCOLAIRE.

D'après des inforations précises que nous recevons d'Ontario, d'abord, et ensuite de divers points des autres provinces, une dangereuse coalition s'organise contre notre province, que ses huit sœurs accusent de faire bande à part.

"Vous êtes 'contre' tout, — nous écrit un citoyen d'Ontario, 'contre' la milice, 'contre' l'immigration, 'contre' le ministère des sports. Il s'agit de parler d'une innovation pour que le Québec soit aussitôt 'contre'."

Un Torontonien nous écrit de son côté:

"Savez-vous que le cabinet Hepburn n'en tire pas large dans l'Ontario, depuis la défaite de Hastings-Est? Il n'y a pas de doute que les Orangistes et les Tories ont trouvé dans l'affaire des écoles dites "séparées", protégées par M. Hepburn, une excellente occasion de soulever l'élément protestant contre le gouvernement libéral provincial, et qu'ils ne laisseront pas passer cette occasion. M. Hepburn aurait à l'heure actuelle beaucoup de peine à faire élire un candidat dans n'importe quelle division anglaise de l'Ontario. Le mouvement dit "séparatiste" que l'on prétend prendre de la force dans le Québec n'est pas pour arranger les choses."

Les deux premières missives étaient écrites en anglais. En voici une autre, en français, d'un citoyen d'Edmonton:

"Tout l'Ouest, écrit-il, est monté contre notre vieux Québec, parce que celui-ci s'oppose à l'immigration telle que préconisée par M. Bennett et plusieurs autres. On prétend ici que l'élément catholique et français voudrait dominer le Dominion et qu'à part d'être en majorité protestant et de vouloir le demeurer, l'Ouest pourrait absorber encore plus d'un million d'immigrants."

NOS BERCEAUX DIMINUENT

Comment nos compatriotes de l'Ouest peuvent-ils imaginer une pareille chose? La natalité reste encore forte dans le Québec, c'est vrai, en regard des autres provinces. Elle décroît d'année en année et bientôt l'accroissement de la population, qui est actuellement de 50,000 par année par le surplus des naissances sur les décès, sera réduit à rien ou presque rien.

Inutile dès lors de se figurer que nous voulons dominer le Dominion grâce à nos berceaux. Semblable lubie peut bien hanter le cerveau fatigué d'un Omer Héroux, du "Devoir". Mais qui prend ce bedeau au sérieux?

L'objection à une immigration massive est plus raisonnable. Elle provient de ce que nous avons ici des milliers et des milliers de chômeurs, à l'encontre du Sud-Africain où, parait-il, on avait l'autre jour 2,000 emplois à distribuer et personne pour les prendre.

En ce qui regarde le "séparatisme", c'est une autre lubie qui s'est emparée d'un groupe de jeunes, à Québec. Ils s'imaginent être des êtres redoutables parce qu'ils insultent dans une feuille hebdomadaire, plutôt négligeable, l'Empire anglais, à l'instar de ces Sauvages des bords du Nil qui, selon Lefranc de Pompignan, croyaient troubler le soleil dans sa course en lui montrant le poing et en proférant d'horribles blasphèmes.

Est-il vrai que l'hon. Ian Mackenzie, ministre de la Milice, n'a pas osé prononcé ses deux conférences à la radio parce qu'il a été intimidé par les représentations de nos députés, aussi opposés à la motorisation qu'à la modernisation de notre milice? C'est bien possible.

D'autre part, autant abolir la milice plutôt que de la laisser au rôle ridicule qu'elle remplit maintenant: parades d'éguses et beuveries d'officiers dans les "mess". Mieux vaut certes dépenser plus de millions pour une armée défensive utile que moins pour une force militaire aussi inutile que désuète.

LES SPORTS A L'ECOLE

Le reproche d'être "contre" un ministère des sports, que l'hon. M. King a l'intention de créer, a plus de fondement. Un journal de Québec, pourtant libéral, y voit un grand danger:

"Dans la plupart des pays d'Europe — écrit-il — les gouvernements s'occupent de plus en plus de l'éducation physique des enfants. Dans certains cas, comme en Allemagne, en Italie et en Russie, on pousse si loin l'entraînement sportif de la jeunesse que la famille s'en plaint. Les éducateurs prétendent que le culte de la force est poussé trop loin et qu'il nuit au progrès moral et intellectuel des citoyens de demain."

"C'est que, sous prétexte de formation virile, l'Etat totalitaire n'hésite pas à exalter dès l'enfance le sentiment raciste, préparation lointaine au nationalisme et au militarisme. Il en résulte une déviation de l'objet véritable de l'éducation. Au lieu de recevoir l'enseignement, la direction, la vocation que ses parents voudraient lui donner, l'enfant apprend, d'un maître indifférent aux aptitudes particulières, à réagir collectivement, comme son voisin, comme son coéquipier, comme le corps auquel il appartient. Poussé à cet excès, l'empêchement de l'Etat maître d'arme sur le droit paternel nuit à l'intérêt spirituel des individus et de la nation."

Grâce à de semblables exagérations, imaginées par quelque journaliste froussard, on réussit à empêcher tout progrès jusqu'à ce qu'il arrive un jour où, comme en Espagne, les eaux trop longtemps refoulées emportent le barrage et ensuite détruisent tout dans leur ruée.

FLAMBEAU

UN TOIT EN ACIER CONTRE LES BOMBES AU-DESSUS DE PARIS

(Dépêche spéciale à "L'Autorité") Paris, 16. — Jamais projet aussi fantastique n'a été sérieusement conçu par des gens présumés sérieux. En février 1936, sous couleur de "défense passive", quelques grands seigneurs de l'acier formaient le rêve de "couvrir une partie de Paris par un toit métallique à trois ou quatre cents pieds au-dessus du toit des maisons". Certains conseillers municipaux favorisaient ce projet.

Or un journal d'informations techniques, économiques et financières, les "Services Publics", publie un dessin schématique sur cinq colonnes, "montrant la possibilité de placer sur Paris, à environ 350 ou 400 mètres de hauteur, un toit mobile en acier ou en tout autre métal résistant aux bombes. Le tout sous ce double titre en lettres énormes: "Vision d'avenir et de prudence: Paris ne doit pas subir le sort de Madrid".

Le public parisien en général ne craint pas de qualifier un tel projet de "pharmineux".

L'OR DES SOVIETS

Un Pactole au service du communisme. — En Sibirie et dans l'Oural.

On s'est souvent demandé où les Soviets trouvaient tant d'or pour entretenir leur formidable armée et mener à l'étranger la propagande que l'on sait. La "Nation Belge" nous en donne un aperçu que nous résumons:

— La richesse en or alluvionnaire des fleuves et rivières sibériennes était connue depuis longtemps déjà. Sous le gouvernement des Tsars l'or Sibérien arrivait à Saint-Petersbourg en quantités importantes. Mais jamais les prospecteurs à l'imagination délirante qui fondèrent sur l'Eldorado ou le Klondyke n'avaient imaginé que la Transbaikalie produirait un jour du métal jaune dans de telles proportions.

Au lendemain de la guerre, un héros anglais démobilisé, le général Sutton, plus connu sous le nom de "Sutton le manchot", achetait une drague aux Etats-Unis. Au prix de difficultés inouïes qu'il a racontées dans son livre paru récemment chez Grasset, il parvenait en Sibirie et commençait, en pleine guerre civile, l'exploitation d'un gisement alluvionnaire.

Les Soviets ont repris l'entreprise et elle marche à plein rendement, donnant une production aurifère sans cesse croissante.

L'ensemble de la production aurifère soviétique était, en 1932, de 1,500,000 onces d'or fin. D'année en année, par l'augmentation du nombre des ouvriers, par la modernisation des moyens techniques, elle a subi une progression constante. D'après les estimations normales, elles atteignent, à la fin de 1937, 11,000,000 d'onces.

Les spécialistes soviétiques mettent tout en oeuvre pour intensifier encore davantage la récolte dorée. Aussi espèrent-ils qu'en 1940, les places et gisements de l'U.R.S.S. donneront de 20 à 24 millions d'onces d'or fin. Pareil chiffre égalerait, dépasserait même le total de la production mondiale qui s'élevait, pour 1932, à 23,400,000 onces. L'Empire britannique, gros producteur d'or, n'en a fourni, en 1935, que 16 millions 250,000, en regard de 270,000 sur sa production de 1934. Et l'Afrique du Sud qui donnait 11 millions 558,000 onces en 1932, n'en livrait plus que 10,774,000 pour l'année 1935.

Une once d'or représente environ 7 livres sterling. Au rythme de sa progression constante, si les prévisions sont réalisées, et si n'est pas impossible qu'elles le soient, l'U.R.S.S. de 1936 aura produit pour 17 millions de livres d'or, pour plus de dix milliards de francs.

Cette richesse à ses débuts est fournie par 85 centres d'extraction, employant une centaine de dragues et quelque 200 sluices.

Une usine de Californie construit depuis plusieurs années des dragues destinées uniquement à la Sibirie.

Six cent mille ingénieurs, prospecteurs et ouvriers assurent le fonctionnement de ces centres, reliés à Moscou par 214 stations de T.S.F. Aussi toutes les opérations de prospection et d'extraction sont-elles régulièrement surveillées et contrôlées. La Lena et ses affluents sont sillonnées par une flotte de 30 bateaux. Quatre mille véhicules automobiles desservent les bassins de la Lena, de Yakut, Taiga, de Balaf, de Sakaline, de l'Amour, les régions des Monts Altaï, de l'Oural et de l'Alain.

En plus de cela, il y a les mines de l'Oural, que Hitler ne se gêne pas de convoiter, encore récemment. Desorte que les communistes, dont le mépris pour l'or doit être le premier article de leur credo, se trouveront bientôt les plus grands possesseurs d'or du monde entier.

FIGARO

RECETTE MARSEILLAISE

Savez-vous comment on prépare le lapin Marengo selon Marius? C'est bien simple: "Tu te prends un lapin mûr, tu le tues, tu le désabilles". "Le costume, tu le vendas". "Des quatre membres, tu te les manges avec des tomates farcies, et le restant du cadavre, tu le fais bondir avec des pommes neuves et du sel mince..." Si le coeur vous en dit...

JE NE COMPRENDS PAS ÇA...

Notre système pseudo-éducatif. — Oh! que de complications, pour un aussi maigre résultat!

Montréal, 15 janvier 1937

M. le directeur de "L'Autorité".

Puisque votre journal, à l'encontre de tant d'autres, trouve qu'il vaut la peine de s'occuper de notre système éducatif dans le Québec, je vous communique ces quelques réflexions: 3 h. p.m. — Les élèves des écoles protestantes en sortent les mains dans les poches de leur pardessus, ou un deux livres sous le bras. Plus tard, ils occuperont les premières places dans les sciences, le commerce et l'industrie de la province sans pour cela avoir été les esclaves d'un système d'instruction qui les séquestre à l'école jusqu'à 4, 5 et 6 heures et qui comble de travaux les heures de repos que l'élève doit employer pour se détendre l'esprit après le repos du soir.

Dans les écoles de la Commission Scolaire Catholique de Montréal, les élèves sont les esclaves du programme, de ceux qui ont construit ce programme destructeur. Les bras chargés de volumes à des heures où les tramways débordent, ils ont l'esprit surchauffé avec tout ce qu'on leur a jeté depuis 8.10 A.M. Arrivés à la maison, "la dernière bouchée dans le bec", ils devront s'acharner à résoudre des problèmes ou à étudier l'orthographe, les règles de grammaire, la syntaxe, ou encore à apprendre par coeur un tas de lignes qu'ils ne comprennent pas et ne comprendront pas. Mal formés, il leur sera impossible de se placer dans la société. Les quelques-uns qui se trouveront en pseudo-situation recevront un petit salaire, toujours le même, de nos institutions canadiennes-françaises qui ne peuvent ou ne veulent pas payer plus. Les autres, ceux qui commentent à 9 A.M. et qui finissent à 3 P.M., ceux qui n'ont pas les bras chargés de livres et qui ont joué durant les années scolaires de la paix, du repos et de la tranquillité du foyer le soir, qui ont reçu un enseignement raisonné et raisonnable basé sur l'ex-

Arthur PREVOST.

L'ALLEMAGNE NE DÉSIRE PRATIQUER QUE LE CHANTAGE

A Londres le "Daily Mail" consulte les journaux britanniques du monde entier pour connaître leur avis sur l'opportunité de rendre à l'Allemagne ses anciennes colonies, à condition qu'elle cesse de semer la discorde en Europe. Comme si une concession de plus pouvait changer le tempérament guerrier et querelleur d'une race!

Avant 1914, l'Allemagne possédait un empire colonial, mais elle prétendait qu'il ne suffisait pas à ses besoins. Alors comme aujourd'hui, elle manquait de matières premières, de denrées alimentaires, d'espace pour sa surpopulation humaine. Cependant, à cette époque, si nous en croyons des statistiques françaises, le gouvernement allemand ne colonisait guère, et il ne tirait pas de ses possessions d'outre-mer un profit visible.

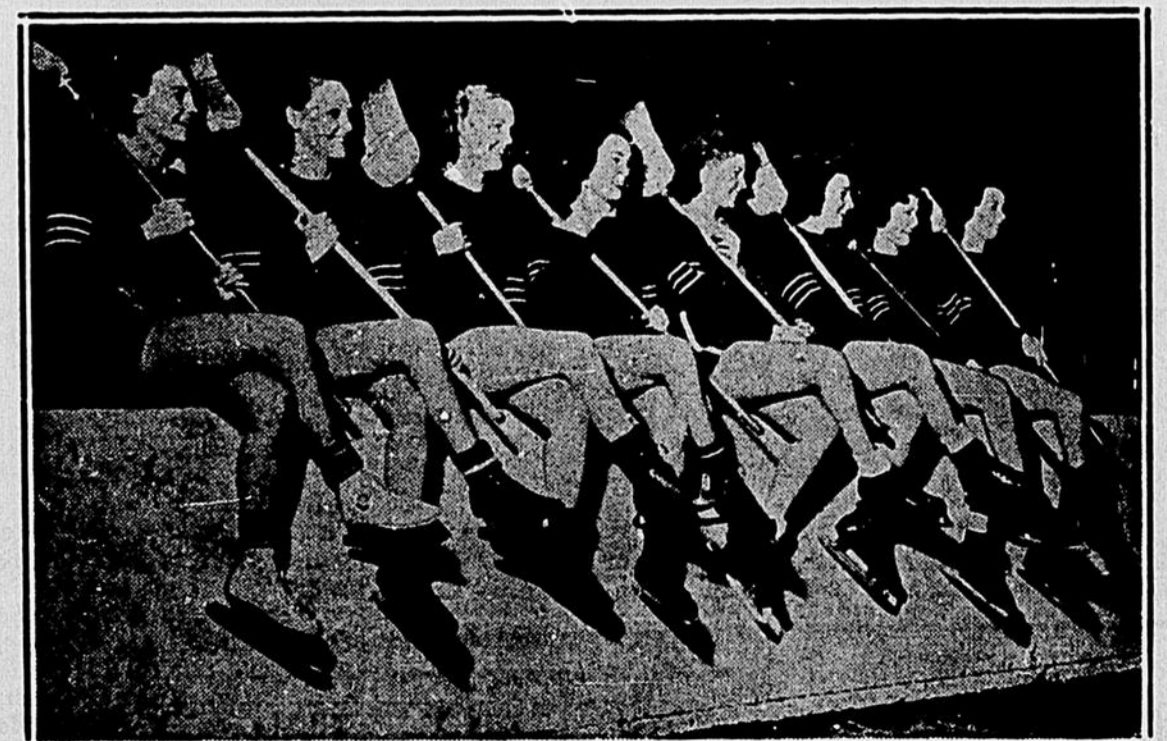
Lorsque, tout dernièrement, l'Allemagne a réclamé ses anciennes colonies, une réponse officielle lui a été donnée par la France. Se basant sur les motifs invoqués par Hitler et Goering, le gouvernement français démontra que la rareté des vivres provenait, chez sa voisine, du fait qu'elle utilisait toutes ses ressources commerciales pour développer son industrie de guerre. Pourtant, souhaitant coopérer à une oeuvre de paix, la France se déclarait prête à traiter, pour aider l'Allemagne à sortir de ses embarras éco-

nomiques. Le gouvernement de M. Blum repoussait la contrainte, mais offrait des crédits, les échanges, on ne demandait pas mieux que de se porter au secours d'une nation rati-onnée par une politique criminelle. L'Allemagne a démontré qu'elle n'entendait pratiquer que le chantage.

Les anciennes colonies allemandes ont été partagées entre plusieurs pays, et plus particulièrement la France, l'Italie, le Japon. Quelques-unes sont administrées par des gouvernements britanniques. Nous ignorons ce que rapportent ces domaines à leurs maîtres actuels, mais nous présumons qu'ils ne seraient pas tous disposés, sans compensations, à les rendre à l'Allemagne, augmentant ainsi les risques de leur voisinage.

Dans ces conditions, le referendum soumis par le "Daily Mail" à l'opinion britannique n'a qu'un intérêt spéculatif. En somme, ce serait aider au sabotage du traité de Versailles, systématiquement commenté et poursuivi par l'Allemagne. Sans doute, la paix est un bien si précieux qu'on ne devrait pas hésiter à en payer chèrement le prix matériel, s'il y avait certitude que les sacrifices réclamés ne fussent pas consentis en vain. Malheureusement, l'histoire est là, témoin implacable, pour nous rappeler que l'Allemagne ne tient jamais ses engagements.

QUAND VERRA-T-ON CELA ICI ?



Ce groupe de jolies filles, tenant chacune un balai à la main sont prêtes à sauter dans l'arène à Atlantic City pour leur pratique ordinaire de "balle au balai". Gageons que nos patinoires locales jouiraient d'une popularité telle auprès de ces messieurs, elles dépeuplèrent virtuellement les foyers d'alentour, si nos jolies Canadiennes prenaient fantaisie d'imiter l'exemple de leurs sœurs américaines.